



Pénibilités

Gérard Gromer

25 octobre 2010



Pénibilité : le mot est remonté à la surface lors du débat sur le financement des retraites. Et avec lui, l'entité « travail » qui, pour ceux qui légitiment le logiciel néolibéral, a cessé depuis longtemps d'être une valeur. Aujourd'hui, le travail en tant que tel intéresse davantage l'anthropologue que l'économiste. Nous avons bien un ministre du travail (!) mais qui n'évoque jamais ce que le travail représente comme effort, contraintes, mises à disposition. Son langage est purement comptable, quantitatif, opérationnel. J'imagine les coulisses de son ministère : une ruche d'experts, de conseillers, de super-consultants, de stratèges, de statisticiens. Voilà des lustres que ces grosses têtes n'ont plus affaire à des vies singulières et aux épreuves à chaque fois uniques que traversent les gens. Ils chiffrent des ensembles, des catégories, des listes, des deuils. Ils observent des équilibres, des tendances, des indicateurs, et décident des annuités, des décotes, des bornes d'âge et autres paramètres.

Une image m'est venue pour qualifier le haut niveau d'abstraction atteint par le ministre et son entourage. Je l'ai trouvée chez Ernst Jünger, à qui elle s'est imposée dans l'Allemagne des années 1930. Jünger affirme qu'une abstraction poussée à un tel degré de quintessence autoriserait en définitive un artilleur à considérer une cathédrale gothique comme simple point de repère dans une zone de tir.

Quand Jünger, subjugué par la montée en puissance de la technique, écrit *Le Travailleur* (1932), l'Allemagne n'est plus capable d'accéder au repos spirituel, encore moins au désœuvrement. Le totalitarisme, c'est aussi cette inféodation au travail de tout ce qui est : la liberté, la culture, l'activité intellectuelle, le loisir, le divertissement et jusqu'au système scolaire. Même Freud est porté par l'air du temps. Il invente le travail du rêve, le travail du deuil. Le malade travaille son problème, le philosophe son concept, et la force qui meut les étoiles n'est plus l'amour, comme chez Dante ou Pétrarque, mais le travail. C'est ainsi que, dans un *Discours* de 1921, Staline annonce que le travailleur est à rétribuer, non plus selon ses besoins, mais d'après le travail effectué. Pour le dictateur, l'homme se confond avec sa force de travail.

Jünger voit dans la mobilisation autour de la figure du travailleur l'attaque la plus frontale jamais menée contre le christianisme. Il est vrai que la Bible présente le travail comme une malédiction, ou plutôt comme une pénitence. Adam, chassé du paradis, découvre ce qu'il y a de pénible à travailler. Mais rappelons aussi qu'il n'est guère question de travail dans les Evangiles. Jésus abandonne très tôt son métier. Surtout il incite ses premiers disciples à abandonner le leur. Pas de témoignage sur l'activité du Christ dans l'iconographie médiévale ou dans les *Vitae Christi*. Quant à l'économie monastique, elle fait du travail une simple occupation, l'antidote la plus convaincante à l'ennui, à la dépression, à la mélancolie, soit à tout ce qui entrave la prière et mène le moine à la stérilité, au désespoir, au péché et à la mort.

Je rêve, en passant, à ce qu'a pu être la vie d'un moine cistercien qui s'éveille à l'esprit d'entreprise et découvre la tentation du profit. Mais revenons aux dossiers, aux équations budgétaires sophistiquées. La froide effervescence des chiffres enfume l'opinion et dissimule le cynisme du ministre, qui se confond avec le cynisme d'un système. Les syndicats refusent de superposer leur comptabilité à celle du gouvernement. L'homme d'appareil se montre calme, détendu, transparent. Il cache son jeu, mais, question « pénibilité », au chapitre des trois-huit dans l'atelier et de ceux dont c'est le destin de n'avoir connu rien d'autre, – qui prennent une année de plus à blanchir sous le harnais comme on prend une peine de prison –, il ne trompe personne. Lui l'agioteur, le Diafoirus des finances, arpenteur des champs de course et champion du mélange des genres, il mégote. Avec une impudeur peut-être

involontaire, mais le fait est qu'il mégote. Et il remet ça quand, avec une besogneuse mesquinerie, il compte le nombre de paires de jambes qui défilent dans les cortèges, pour conclure, la main sur le cœur, à la « décélération » du mouvement.

J'ai à faire un aveu : j'ai ri quand Gérard Depardieu, qui assistait à l'hommage que la profession a rendu à Claude Chabrol, a fait sa sortie et lancé, mauvais : « Il n'a jamais parlé de retraite, lui ! Alors qu'ils arrêtent de nous faire chier, ces trous du cul qui nous emmerdent ! » Chabrol n'a tourné qu'un film avec Depardieu : *Bellamy*. Dans ce film, la caméra du cinéaste caresse et apprivoise la soudaine corpulence de l'acteur. Elle enregistre au plus près ce qu'il fait. *Bellamy*, c'est le testament de Chabrol. Depardieu, devenu énorme, s'y montre gonflé comme un ballon qui va s'envoler. Sa déclaration, par contre, ne vole pas haut. L'acteur est souvent excessif. Il pendule au-delà du bien et du mal et par-delà les codes et les standards qui régissent le spectacle. Métamorphosé, précipité dans le surpoids par une bifurcation qui s'est introduite dans sa trajectoire inopinément, il remue, fait des pieds de nez à la planète entière, s'enchanté à provoquer ses fans et à indisposer la rue.

Pourtant, plutôt que de jeter trop vite un voile sur ses imprécations de mauvais goût, pourquoi ne pas les prendre au sérieux ? Y lire en filigrane une question : qu'est-ce que vivre ? Depardieu appartient au petit nombre de marginaux incontrôlables, qui ont horreur d'être contrôlés. L'artiste s'est battu, il a désobéi aux commandements sociaux et professionnels. Il s'est imposé sans s'être fait avoir. Ni le cinéma, ni la société, ni le spectacle ne lui ont mis le grappin. Alors la retraite, forcément, il ne comprend pas. Pour lui, qu'on soit salarié ou pas, elle présuppose au départ un marché de dupes, un renoncement, un reniement, la soumission à un projet qui ne vient pas de vous. Ce rétrécissement de l'existence, La Boétie, l'ami de Montaigne, l'appelait la « servitude volontaire ».

En marchant avec les manifestants, je me suis senti mal à l'aise. J'étais aphone à force d'avoir clamé des slogans. Je les attrapais au vol, certains étaient irrésistibles. J'ai scandé, noyé dans la foule : « Des couilles en or pour la France d'en haut, des nouilles encore pour la France d'en bas ! » Et je me coulais, avec ces réjouissantes trouvailles, au milieu de tous ces anonymes, très remontés, et qui le faisaient savoir. Ma solidarité n'était pas en cause, mais j'étais partagé, rattrapé par mes

contradictions. Je manifestais, mais ma tête et mon cœur étaient ailleurs. Je conservais sur moi un précieux petit carton. J'avais un billet pour l'opéra de Paris. J'avais retenu ma soirée depuis plusieurs mois déjà et j'avais payé ma place. J'ai donc fait un pas de côté, tourné le dos à la rue, laissé derrière moi la contestation, et je suis parti à la découverte du *Triptyque* de Puccini.

C'était un soir de première, la production était nouvelle et, comme souvent, je note, dans les rangées réservées aux privilégiés, mêlée au Tout-Paris, une poignée de ministres, secrétaires d'Etat, dir-cab et leurs épouses. Le *Triptyque* ? Trois opéras en une soirée, un mélo, *Suor Angelica*, *Gianni Schicchi*, une farce dans le décor de la Florence du Quattrocento et, pour commencer, un drame naturaliste, *Il Tabarro*, qui se déroule dans Paris, sur une péniche, au bord de la Seine, comme un cauchemar. Un déchargeur, Luigi, amant de la femme d'un marinier, son patron, va être assassiné. Avant de disparaître, il chante une complainte, une de celles que le vérisme italien sait produire dans les grandes occasions, et qui arracheraient des larmes au plus endurci des apparatchiks. De quoi relancer le dossier sur la pénibilité !

Luigi : « Tu gagnes ton pain de ta sueur. L'heure de l'amour t'est volée, volée par les angoisses, les craintes qui assombrissent l'ivresse. Tout nous est contesté, enlevé. La journée est sombre dès le matin. La vie, pour nous, n'a plus de valeur, la joie se change en peine. Vaut mieux ne pas penser, baisser la tête et courber l'échine ».

Ce cri semble remonter du fond des âges et retentir de la malédiction biblique. En même temps, il rend palpable la détresse d'un type qui a morflé toute sa vie. Est-ce vraiment, comme on veut nous le faire croire, et comme le dit la propagande, une souffrance d'un autre temps, celle qui s'exprime dans ce chant ? Certes, *Il Tabarro*, c'est la fin de l'avant-dernier siècle, l'époque des maîtres de forges, des mines, des fabriques qui ne sont plus qu'un souvenir. Le doigt accusateur qui désigne l'exploitation, c'est celui de Zola, de Marx, bref on est dans une pénibilité à l'ancienne, relayée par un compositeur ému et compatissant et par son librettiste. Aujourd'hui – n'est-ce pas ? – nous avons les droits sociaux, l'assurance maladie, la formation continue. Sauf que le rêve de vie d'un après-travail réussi s'éloigne et que les déséquilibres introduits dans le régime des retraites bafouent les conquêtes

sociales qui sont la fierté du mouvement ouvrier. D'autre part, à l'ère des réseaux, de la flexibilité, de la nouvelle économie de l'immatériel, les vieux modes de production persistent. Les chaînes, les surveillances, les humiliations, les hiérarchies, avec les chefs, les sous-chefs, rien de tout cela n'a disparu. Et les pays sont nombreux qui continuent d'exposer leurs ouvriers à des risques majeurs, comme nous le rappelle l'odyssée des mineurs chiliens ou les coups de grisou meurtriers en Chine.

Puccini n'est pas le premier à porter le travail pénible sur une scène lyrique, à l'exposer au milieu des ors et des fastes de l'opéra bourgeois. Wagner déjà, dans *Rheingold*, première journée d'une *Tétralogie* que l'opéra Bastille revisite cette saison, imagine un géant, Fasolt qui, avec son comparse, Fafner, s'est crevé la paillasse en édifiant de ses mains, au profit des dieux, la monumentale demeure du Walhalla. Si Puccini est touché par le corps de l'ouvrier qui endure sa peine, Wagner saisit les deux géants au moment de leur entrée en scène, en insistant sur le bruit de leurs pas, mécanique, répétitif, lourdement cadencé. Ce morne martellement du sol frappe le travail du sceau de la pesanteur. Fasolt : « Nous les grossiers, nous peinons dans la sueur, avec des mains calleuses, pour gagner la femme promise, celle qui, douce et suave, habitera chez nous, pauvres. »

Les deux géants, qui ont pris femme, se voient contraints, pour la nourrir, la vêtir, l'entretenir, elle et les enfants à venir, de travailler. Ce sont des manuels. Ils s'abîment dans des tâches qui font d'eux des êtres lents, lourds, obtus. Au fond, la société, traditionnellement, connaissait deux formes de stabilité : la fixation à une femme, à une terre, à une tâche et, pour les prêtres, les moines, improductifs et voués au célibat, la fixation à la règle et à Dieu.

C'est le travail et sa lourdeur que Rimbaud, à la même époque et pour les siècles des siècles, prend pour cible : « Ma vie n'est pas assez présente. Elle s'envole et flotte loin au-dessus de l'action ». Se dégager de la scène du travail, en effet, tout est là !